

H I S T O I R E



Sous la direction
d'Edina BOZOKY

Saints d'Aquitaine

Missionnaires et pèlerins
du haut Moyen Âge



PRESSES UNIVERSITAIRES DE RENNES

Chrodoara est-elle d'origine aquitaine? Note sur le dossier hagiographique de sainte Ode d'Amay¹

Alain DIERKENS

Parmi les saints aquitains actifs hors d'Aquitaine, on compte parfois sainte Ode, noble dame d'époque mérovingienne², principalement honorée dans l'église collégiale d'Amay sur la Meuse, entre Huy et Liège³. Cette sainte Ode, veuve, ne doit pas être confondue avec une autre sainte Ode, vierge, dont le culte s'est développé plus au Nord, dans la localité brabançonne de Sint-Oedenrode⁴.

La vie de sainte Ode d'Amay est narrée dans un texte hagiographique tardif (BHL 6258d; XII^e ou XIII^e siècle)⁵, qui s'inscrit étroitement dans le cadre de l'historiographie et de l'hagiographie liégeoise médiévale; j'y reviendrai. Par ailleurs, le dossier d'Ode a bénéficié d'une sensationnelle découverte archéologique relativement récente: la mise au jour, en 1977,

1. Ce texte repose sur la communication que j'ai présentée au Centre d'Études Supérieures de Civilisation Médiévale de Poitiers le 25 novembre 2005, dans le cadre de la deuxième journée d'études consacrée aux « Saints aquitains hors de l'Aquitaine ». Je tiens à remercier ceux qui m'ont aidé à clarifier mes idées et, surtout, Edina Bozoky. Merci aussi à Laure-Anne Finoulst qui m'a autorisé à reproduire son relevé original du sarcophage de Chrodoara.
2. Michel ROUCHE, *L'Aquitaine, des Wisigoths aux Arabes (418-781). Naissance d'une région*, Paris, Éditions de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales et Éditions Jean Touzot, 1979, p. 434, résume ainsi la situation: « Au-delà de ces personnages authentiquement aquitains commence le halo des légendes. (...) Une tante du diacre Adalgisel-Grimo qui avait fondé le monastère Saint-Georges d'Amay où elle était enterrée, fut transformée en une imaginaire sœur de Dagobert, Ode, tante de saint Hubert et épouse d'un Bodegisel inconnu et duc d'Aquitaine de surcroît ».
3. Amay, aujourd'hui province de Liège, Wallonie, Belgique; au Moyen Âge, principauté et évêché de Liège.
4. Sint-Oedenrode, aujourd'hui province de Noord-Brabant, Pays-Bas; au Moyen Âge, duché de Brabant et évêché de Liège. Sur Ode de Sint-Oedenrode et sa *Vita* (BHL 6263-6267), voir Joseph VANDERSTRAETEN, « Sainte Ode, patronne de Sint-Oedenrode », *Analecta Bollandiana*, t. 76, 1958, p. 89-117. Bibliographie complémentaire: Arnoud-Jan BIJSTERVELD et Willem MUNIER, « Sint-Oedenrode », dans Peter Jan MARGRY et Charles CASPERS, éd., *Bedeваartplaatsen in Nederland*, t. 2: *Provincie Noord-Brabant*, Amsterdam, Meertens Instituut et Hilversum, Verloren, 1998, p. 770-785.
5. Éd. Maurice COENS, « La Vie de sainte Ode d'Amay », *Analecta Bollandiana*, t. 65, 1947, p. 196-244, aux p. 225-244.

du sarcophage de Chrodoara sous le sol du chœur de la collégiale Saint-Georges-et-Sainte-Ode d'Amay⁶.

Le but de ce bref article est de donner un aperçu du dossier hagiographique de sainte Ode d'Amay et, en conclusion, de dire pourquoi je crois qu'on peut définitivement éliminer Ode de la liste des « saints aquitains ».

Les premières mentions de sainte Ode (x^e siècle)

Dans l'état actuel des connaissances, la première attestation écrite d'un culte rendu à sainte Ode est une simple mention (*Huoda*) dans des litanies de l'abbaye de Stavelot conservées dans un manuscrit du deuxième ou du troisième quart du x^e siècle⁷.

Quelques décennies plus tard (peu après 980?), les *Annales Lobbienses* vraisemblablement commencées à l'abbaye de Lobbes et achevées au siège épiscopal de Liège⁸, présentent d'Ode une biographie plus explicite⁹. L'emplacement de la notice dans ces Annales indique que, selon l'annaliste, Ode aurait vécu au début du VIII^e siècle. Elle aurait été la tante (*amita*) de l'évêque de Maastricht [-Liège], saint Hubert († 727)¹⁰, et la

6. La publication de base sur le sarcophage se lit dans le tome 15 (1977-1978) du *Bulletin du Cercle Archéologique Hesbaye-Condroz*, entièrement consacré à cette trouvaille majeure. Quelques compléments sont publiés dans des numéros ultérieurs du *Bulletin du Cercle*, surtout au tome 16 (1979-1980). L'ensemble de la question a fait l'objet, en 1997, d'un colloque-bilan, puis d'une publication : Alain DIERKENS, éd., *Le sarcophage de sancta Chrodoara. Vingt ans après sa découverte exceptionnelle. Actes du colloque international d'Amay, 30 août 1997* (= *Bulletin du Cercle Archéologique Hesbaye, Condroz*, t. 25, 2000-2001). Amay, C.A.H.C., 2006. Actualisation des données : Alain DIERKENS, « Quelques réflexions sur la présentation des sarcophages dans les églises du Haut Moyen Âge », dans Armelle ALDUC-LEBAGOUSSE, éd., *Inhumations de prestige ou prestige de l'inhumation ? Expressions du pouvoir dans l'au-delà (IV^e-XV^e siècle)*, [Actes de la table-ronde, Caen, Université de Caen Basse-Normandie/Centre Michel de Boüard - Centre de Recherches Archéologiques et Historiques Médiévales, 23-24 mars 2007], Caen, Publications du CRAHM, 2009, p. 265-302.

7. Litanies de Stavelot (ms. Londres, British Library, add. 18043), éd. Maurice COENS, *Recueil d'études bollandiennes*. Bruxelles, 1963 (*Subsidia Hagiographica*, 37), p. 225-240, à la p. 234.

8. Sur les *Annales Lobbienses*, voir les indications de Jean-Louis KUPPER, « Saint Lambert : de l'histoire à la légende », *Revue d'histoire ecclésiastique*, t. 79, 1984, p. 5-49, aux p. 36-37.

9. *Annales Lobbienses* (un seul manuscrit) ; éd. Georg WAITZ, *MGH, SS*, t. 13 (Hanovre, 1881), p. 224-235, à la p. 227 : *Hoc tempore constat sanctum Hubertum Leodicensem obiisse et Flobertum, filium eius, successisse. Cuius [amita] sancta Oda, uxor Boggis ducis Aquitanorum, multum non solum Leodicense sed et alia episcopia praediis suis vidua ditavit, ad ultimum in Leodicensi parochia requievit*. Le manuscrit présentait une lacune après *Cuius* : G. Waitz avait suppléé *soror*, mais M. Coens a montré, en se basant sur des Annales de Stavelot de la fin du XI^e siècle qui recopient ici fidèlement les Annales de Lobbes (éd. G. WAITZ, *MGH, SS*, t. 13, p. 41, n. 7), qu'il fallait lire *amita*. Voir M. COENS, « La Vie de sainte Ode », p. 202 et M. WERNER, *Der Lütticher Raum in frühkarolingischer Zeit. Untersuchungen zur Geschichte einer karolingischen Stammlandschaft*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1980 (Veröffentlichungen des Max-Planck-Instituts für Geschichte, 62), p. 48, n. 79.

10. Sur saint Hubert, dont une tradition tardive et peu convaincante fait parfois un Aquitain (cf. *infra*), la bibliographie est immense. Voir, notamment, François BAIX, « Saint Hubert », dans *La Terre Wallonne*, t. 16, 1927, p. 106-122, 200-222 ; t. 17, 1927-1928, p. 115-125, 349-364 ; t. 19, 1928-1929, p. 65-86 et 169-179 ; Id., « Saint Hubert. Sa mort, sa canonisation, ses reliques », dans *Études sur l'histoire du pays mosan au Moyen Âge. Mélanges Félix Rousseau*, Bruxelles, 1958, p. 71-80 ; Paul BERTRAND, « Hubert (saint) », dans *Dictionnaire d'histoire et de Géographie Ecclésiastiques*,

femme d'un duc d'Aquitaine (*dux Aquitanorum*) nommé Boggis. Devenue veuve, elle aurait enrichi de ses biens propres (*praediis suis*) non seulement l'évêché de Liège, mais encore d'autres Églises épiscopales. Elle aurait été enterrée à un endroit non précisé, situé dans le diocèse de Liège.

Ce n'est certainement pas un hasard si c'est également au milieu ou dans la seconde moitié du x^e siècle qu'est attestée, pour la première fois dans les sources écrites, l'existence à Amay d'un collège de clercs ou, plus exactement, d'un chapitre de chanoines séculiers. Cette communauté religieuse est, en effet, mentionnée dans un passage de la *Vita Mononis prima* (BHL 6006)¹¹ : l'évêque Jean l'Agneau aurait, dans le second quart du vii^e siècle, délégué des prêtres originaires du *castrum* de Huy et de la *villa* d'Amay pour célébrer des offices sur la tombe de Monon à Nassogne, dans la forêt d'Ardenne¹². De même, Amay est citée parmi les douze abbayes séculières du diocèse de Liège qui auraient été relevées, après les invasions normandes, par les évêques Francon († 901), Étienne († 920) et Richaire († 945); les supérieurs de ces chapitres auraient conservé le titre abbatial *ne antiqua devotio deperiret* et auraient été à tour de rôle chapelains de l'évêque¹³. Cette institution originale n'est pas citée avant le milieu du xiii^e siècle, dans les *Gesta episcoporum Tungrensium, Traiectensium et Leodiensium abbreviata*¹⁴. Certes, les invasions normandes n'ont probable-

t. 25, 1995, col. 21-26; Alain DIERKENS, « Guérisons et hagiographie au Haut Moyen Âge : le cas de saint Hubert », dans Carl DEROUX, éd., *Maladie et maladies dans les textes latins et médiévaux*, Bruxelles, 1998 (coll. Latomus, 242), p. 406-421; Léopold GENICOT, « Aspects de saint Hubert », dans *Leodium*, t. 63, 1978, p. 5-18; Jean-Louis KUPPER, « Qui était saint Hubert? », dans Alain DIERKENS et Jean-Marie DUVOSQUEL, éd., *Le culte de saint Hubert au pays de Liège*, Bruxelles, Saint-Hubert, Crédit Communal de Belgique, 1990 (Saint-Hubert en Ardenne. Art-Histoire-Folklore, 1) p. 12-17; Félix ROUSSEAU, « Le personnage historique de saint Hubert », dans *Saint-Hubert d'Ardenne. Cahiers d'Histoire*, t. 3, 1979, p. 19-32; Matthias WERNER, *Der Lütticher Raum in frühkarolingischer Zeit*, p. 275-294. Tout récemment: Alain DIERKENS, « Saint Hubert, patron des chasseurs et guérisseur de la rage », dans *Bloc-Notes (du Trésor de la cathédrale de Liège)*, n° 23, juin 2010, p. 3-10.

11. *Vita Mononis prima*, éd. V. DE BUCK, *AA SS*, Octobre, t. 8 (Bruxelles, 1853), p. 367-369 et Joseph BARBIER, « La Vie de saint Monon d'après un manuscrit du xiii^e siècle », dans *Analectes pour servir à l'Histoire Ecclésiastique de la Belgique*, t. 5, 1868, p. 410-414. Sur la date de ce texte, voir Alain DIERKENS, « Le culte de saint Monon et le chapitre de Nassogne avant 1100 », dans Jean-Marie DUVOSQUEL et Alain DIERKENS, éd., *Villes et campagnes au Moyen Âge. Mélanges Georges Despy*, Liège, 1991, p. 297-321, aux p. 301-305.
12. *Vita Mononis prima*, vi, éd. DE BUCK, p. 367-368 : (Jean l'Agneau) *ex Holo castro et Ammania villa sacerdotes idoneos ordinavit, qui ad corpus martyris (= Mononis) vicissim sibi succedentes septimanarii debitas inibi redderent missarum celebrationes*. Maurice Coens a suggéré, avec beaucoup de finesse, que le bout de phrase *qui persolverent odas Domino* qui clôtüre le passage pourrait être mis en rapport avec une évocation du culte d'Ode (« La Vie de sainte Ode », p. 210, n. 1).
13. Sur cette question, l'étude de base est celle de Richard FORGEUR, « Les abbayes séculières épiscopales au diocèse de Liège », *Bulletin de l'Institut Archéologique Liégeois*, t. 98, 1986, p. 163-192 (pour Amay, p. 169-170). Voir aussi Jean-Louis KUPPER, *Liège et l'Église impériale, xi^e-xii^e siècles*. Paris, Les Belles Lettres, 1981 (Bibliothèque de la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université de Liège, fasc. 228), p. 237-238.
14. *Gesta episcoporum Leodiensium abbreviata*, éd. J. HELLER, *MGH, SS*, t. 25 (Hanovre-Leipzig, 1880), p. 129-135, aux p. 130-131 : *Hic (= Richarius) reedificavit per dyocesis suam, sicut et predecessores sui Stephanus et Franco, plures ecclesias a Normannis destructas, interfectis abbatibus, monachis*

ment pas touché la plupart des communautés religieuses mentionnées dans ce passage des *Gesta abbreviata* (dont Amay), mais certaines de celles-ci ont effectivement connu une mutation institutionnelle dans le courant du x^e siècle et il semblerait que le système des abbés-chapelains remonte à l'épiscopat de Notger († 1008)¹⁵. Ces indices invitent à placer au x^e siècle¹⁶ un moment significatif de l'histoire de l'abbaye et du culte d'Ode.

Sainte Ode au XI^e et dans la première moitié du XII^e siècle

Vers 1100, la version des *Annales Lobbienses* a été reprise, en substance, par Sigebert de Gembloux qui, dans sa célèbre *Chronographia*, évoque Ode à l'année 711¹⁷. Une cinquantaine d'années plus tard, un ajout précise qu'Ode repose à Amay sur la Meuse.

C'est toujours dans la même ligne que se situent deux passages de la *Vita sancti Lamberti* (BHL 4688) rédigée à Liège par le chanoine Nicolas vers 1145¹⁸. Dans cette Vie de saint Lambert – prédécesseur d'Hubert sur le siège épiscopal de Maastricht –, Nicolas place l'action d'Ode, veuve du duc d'Aquitaine Boggis, dans le sillage de son neveu, Hubert. Il relève ensuite qu'Ode, qualifiée de *venerabilis matrona*, doit être considérée comme une disciple de Lambert et qu'ayant consacré son veuvage à Dieu, elle a distribué avec générosité ses biens aux pauvres et aux religieux. Décédée après le martyre de Lambert (v. 705), elle est enterrée à Amay, dans l'église qu'elle a construite en l'honneur de saint Georges¹⁹.

et monialibus. In quibus novenos constituerunt clericos, inter quos unum statuerunt qui curam gereret et hospitalitatem tam presens quam absens exhiberet, ipsumque abbatem vocaverunt, ne antiqua devotio deperiret. Nomina abbatiarum: Prima Leodiensis s. Marie sanctique Lamberti. (...) Tercia s. Marie, s. Georgii sanctoque Ode Amaniensis (...). Hii abbates dicuntur capellani episcopi et per menses singulos debent cum eo esse et horas decantare.

15. J.-L. KUPPER, *Liège et l'Église impériale*, p. 237-238; Alain DIERKENS, *Abbayes et chapitres entre Sambre et Meuse (VII^e-XI^e siècles). Contribution à l'histoire religieuse des campagnes du Haut Moyen Âge*, Sigmaringen, Thorbecke, 1985 (Beihefte der Francia, 14), p. 330-331.
16. C'est également de la fin de l'époque carolingienne ou de la première moitié du x^e siècle que date un bel ivoire (destiné à décorer le plat de reliure d'un évangélaire), provenant d'Amay et aujourd'hui conservé au Grand Curtius de Liège (inv. 55/JB/2). Voir, en dernier lieu, Jean-Claude GHISLAIN, « Les ivoires figuratifs préromans du diocèse de Liège », *Bulletin de la Société Royale Le Vieus-Liège*, t. 14, n° 5 (= n° 292), 2001, p. 129-139, aux p. 132-133.
17. SIGEBERT DE GEMBOUX, *Chronographia*, a° 711; éd. Georg H. PERTZ, *MGH, SS*, t. 6 (Hanovre, 1844), p. 268-374, à la p. 329: *Sancta Oda, uxor Boggis ducis Aquitanorum, sanctitate claret in Gallia; quae ecclesias Dei sua ditavit munificentia et moriens in Leodicensi quievit parochia* [add. c. 1140: *in villa supra Mosam sita quae dicitur Ammanium*].
18. Sur cette *Vita*, voir J.-L. KUPPER, « Saint Lambert », p. 41-44 et Renaud ADAM, « La "Vie de saint Lambert" du chanoine Nicolas (c. 1145) et l'élection du prince-évêque Henri de Leez (1145-1162) », *Bulletin de l'Institut Archéologique Liégeois*, t. 111, 2000, p. 1-15.
19. NICOLAS, *Vita sancti Lamberti*, 12, éd. Bruno KRUSCH, *MGH, SSRM*, t. 6 (Hanovre-Leipzig, 1913), p. 415 et 416: *Adherebat ei (= Huberto), quasi omnes individua, amita sua Oda, que erat Bobggis Aquitanorum ducis recens defuncti vidua. [...] Sed et amita eius Oda, venerabilis matrona, cuius paulo superius memoriam fecimus, doctrinam sancti pontificis gratanter expetebat, depositoque seculari glorie ambitu, humiliter sedens secus pedes eius, audiebat assidue ab eo verba castitatis et sobrietatis, que in corde suo tanquam in terram bonam semen recondens et in his die ac nocte meditans,*

La filiation entre les *Annales Lobbienses*, la Chronique de Sigebert et la *Vita* de Nicolas est assurée. En étudiant l'hagiographie de saint Lambert, Jean-Louis Kupper a, en effet, montré que les Annales « de Lobbes », achevées à Liège vers 1000, ont été lues et utilisées vers 1100 par Sigebert de Gembloux dans sa Chronique, puis que celle-ci a servi de source au chanoine Nicolas vers 1145²⁰. Pour le dire autrement et dans l'état actuel de nos connaissances, ce sont les *Annales Lobbienses* qui fondent une double tradition médiévale: les liens familiaux d'Hubert avec Ode et le mariage d'Ode avec un duc d'Aquitaine.

Cette double assertion en crée une troisième: avant de commencer une carrière ecclésiastique qui le conduira à succéder à Lambert, Hubert aurait été un noble comte d'origine aquitaine. La *Vita Lamberti* de Nicolas, reprise par la *Vita tertia Huberti*, présente Hubert comme *adolescens nobilis, Aquitanus genere, sub Theodorico rege comes palatii*²¹.

La Vita sanctae Odae viduae

On connaît deux *Vitae sanctae Odae viduae* médiévales. Maurice Coens, qui a étudié la *Vita* la plus ancienne (BHL 6258d) et qui l'a éditée en 1947 dans les *Analecta Bollandiana*, n'a eu aucune difficulté à montrer que l'autre *Vita*, éditée en 1861 *in extenso* dans les *Acta Sanctorum* et datée alors du x^e siècle (BHL 6259)²², était un médiocre abrégé, tardif, de la première²³. Cette réévaluation implique un certain nombre de modifications dans les interprétations de l'histoire d'Amay et du culte d'Ode, telle qu'on les avait publiées avant 1947.

L'hagiographe de la *Vita prima* écrit pour la communauté canoniale d'Amay (prologue, chap. xv et xvii). Il s'inspire très fortement des *Annales Lobbienses* comme de la *Vita Lamberti* du chanoine Nicolas; il recourt aussi à l'un ou l'autre calendrier liturgique local²⁴. Il n'hésite pas à utiliser

retulit in tempore suo Dei acceptum sancte viduitatis fructum sexagesimum. Nam Christi sacerdotis Lamberti spirituali exhortatione ad contemptum mundi viriliter accincta, possessionum suarum redditus, qui erant amplissimi, in usus pauperum et servorum Dei cepit habundanter erogare. Et ad ultimum, cum post passionem beati Lamberti omnium que habebat Christum scripsisset heredem, in predio suo quod Amanium dicunt, non longe a Leodio, ecclesiam in honore Georgii martyris extruxit, ubi in sancto viduitatis proposito Deo infatigabiliter serviens, feliciter requievit.

20. J.-L. KUPPER, « Saint Lambert », p. 36-41.

21. NICOLAS, *Vita sancti Lamberti*, 12, éd. KRUSCH, p. 415. C'est, semble-t-il, la plus ancienne mention de la pseudo-origine aquitaine d'Hubert et elle dépend manifestement des allégations relatives à Ode. Cfr L. GENICOT, « Aspects de saint Hubert », p. 8.

22. Éd. J. VAN HECKE, *AA SS*, Octobre, t. 10 (Bruxelles, 1861), p. 128-140.

23. M. COENS, « La Vie de sainte Ode », p. 196 et 204.

24. Sur les dates de fête mentionnées dans la *Vita*, voir M. COENS, « La Vie de sainte Ode », p. 212-213, n. 3; Philippe GEORGE, « Saints particulièrement vénérés à Amay », dans *Trésors de la collégiale d'Amay*, Amay, 1989, p. 115-126 et *Id.*, « De sancta Chrodoara à sainte Ode. Réflexions sur le dossier hagiographique amaytois », dans A. DIERKENS, éd., *Le sarcophage de sancta Chrodoara*, p. 51-58 (à la p. 58).

des poncifs destinés à faire d'Ode un modèle de sainteté correspondant aux idéaux de son temps: bienfaitrice de l'Église de Liège, fondatrice d'églises (chap. III), elle se serait surtout distinguée par une inlassable activité caritative (chap. III, IV, VII, X, XI etc.). Dans son souci de venir en aide aux pauvres et aux nécessiteux, elle aurait distribué argent, nourriture et vêtements; elle aurait également fondé un hospice à Amay (chap. V). Dans ce cadre (et, sur ce point, le texte est fort original), elle se serait intéressée aux mourants et aux défunts, pour lesquels elle aurait fait réaliser des vêtements et dont elle aurait organisé les funérailles (chap. IV). Par ailleurs, la *Vita* donne, sur la mort et la tombe d'Ode, des renseignements intéressants qui prendront tout leur sens avec la découverte du sarcophage de Chrodoara²⁵.

En ce qui concerne mon propos actuel, il faut noter que l'hagiographe se révèle assez maladroit dans la réalisation de son récit. Dans la ligne des *Annales Lobbienses*, de Sigebert de Gembloux et du chanoine Nicolas, il évoque la parenté d'Ode avec Hubert (chap. VII) et les liens spirituels qui unissent Ode à Lambert (chap. VII). Il explique aussi qu'Ode (fille d'un roi des Gaules et de la fille d'un duc d'Aquitaine, *filia ducis nobilissimi Aquitaniae regionis*) (chap. I) a épousé un noble duc de Gaule nommé Boghis (*nobilissimus Gallorum dux*, chap. II). Mais, plus loin (chap. VI), Ode est dite fille du roi mérovingien Childebert, sœur du roi Dagobert, mère du futur évêque de Metz Arnoul et donc à l'origine de la famille royale carolingienne. Ce qui pose d'insondables problèmes de chronologie à l'historien qui prendrait ces renseignements à la lettre et rend impossible toute reconstitution généalogique.

Il conviendrait de reprendre l'étude de la *Vita Odae viduae*, pour en établir la portée exacte et en préciser la datation: Ode, *mater et nutrix et matrona* (chap. IV), est présentée comme l'exemple de la femme noble qui, devenue veuve, consacre sa vie à l'Église²⁶. De façon générale, on est enclin à reprendre les propositions de Maurice Coens qui rapprochait les Vies, similaires à celle d'Ode et rédigées dans les années 1150-1250, de nombreuses saintes du diocèse de Liège (dont Dymphne de Geel, Ode de Sint-Oedenrode et Rolende de Gerpennes); il proposait, en outre, de mettre en parallèle la rédaction de la *Vita Odae* et la réalisation de la belle châsse orfèvrée qui abrite encore aujourd'hui les reliques de la sainte. Comme, pour des raisons essentiellement stylistiques, cette châsse était

25. Sur ce point, état de la question dans A. DIERKENS, « Questions historiques et archéologiques sur le sarcophage de Chrodoara: un bilan provisoire », dans ID., éd., *Le sarcophage de sancta Chrodoara*, p. 83-96 sq., p. 91-92 (avec bibliogr.).

26. Une comparaison avec Itte, la mère de sainte Gertrude de Nivelles, au milieu du VI^e siècle, illustre à la perfection l'évolution des conceptions sur le veuvage aristocratique. Cfr notamment Emmanuelle SANTINELLI, *Des femmes éplorées? Les veuves dans la société aristocratique du Haut Moyen Âge*, Lille, Presses Universitaires du Septentrion, 2003.

placée vers 1230-1240²⁷, la *Vita* était placée dans le premiers tiers ou le second quart du XIII^e siècle²⁸.

Cette datation peut aujourd'hui être nuancée, en particulier grâce à l'étude des obituaires amaytois et liégeois²⁹ ainsi que grâce à la découverte de deux pignons d'une chasse antérieure à la chasse actuelle³⁰. Sans pouvoir rejeter définitivement l'idée d'une rédaction vers 1230-1240 (sous l'épiscopat de Hugues de Pierrepont ou sous celui de Jean d'Épées), je serais plutôt enclin à suivre Philippe George qui, récemment, a suggéré de dater la chasse romane disparue de l'épiscopat d'Henri de Leez (1145-1164) et de placer dans le troisième quart du XII^e siècle la rédaction de la *Vita Odae*, qui suivrait donc de très près la *Vita Lamberti* du chanoine Nicolas³¹.

Quoi qu'il en soit, la *Vita Odae viduae* offre une nouvelle facette de la vie d'Ode: celle-ci n'est plus la femme d'un duc d'Aquitaine, mais bien une princesse royale de sang mérovingien, née d'une mère aquitaine et femme d'un duc des Gaules.

Les recherches érudites des historiens du XX^e siècle

Même si les historiens ont évidemment remarqué sans peine que les données chronologiques fournies par la *Vita Odae viduae* étaient incompatibles entre elles (on ne peut être à la fois sœur du roi Dagobert, mère de saint Arnoul de Metz, disciple de saint Lambert et tante de saint Hubert), il faut attendre les premières décennies du XX^e siècle pour que le dossier historique d'Ode s'enrichisse de façon significative, avec l'étude approfondie d'un testament mérovingien qui suggère nettement qu'Ode devait être décédée avant 634³²; il ne pouvait donc plus être question de contemporanéité d'Ode avec les saints évêques Lambert et Hubert.

27. Sur cette chasse, l'étude de base est celle d'Albert LEMEUNIER, « La chasse de sainte Ode d'Amay », dans *Trésors de la collégiale d'Amay*, p. 49-79.

28. M. COENS, « La Vie de sainte Ode », p. 206.

29. Ph. GEORGE, « De sancta Chrodoara à sainte Ode », *passim*, qui renvoie notamment aux études de Claire MOREAU (cf., surtout, Claire MOREAU, *L'obituaire de la collégiale Sainte-Ode d'Amay. Édition et commentaires*, Liège, mémoire de licence en Histoire [inédit], 1983).

30. Richard FORGEUR, « L'ancienne chasse de sainte Ode d'Amay », dans *Bulletin de la Société Royale Le Vieux Liège*, t. 9, 1977, n° 197-198, p. 163-175; Philippe VERDIER, « The Twelfth-Century Chase of St. Ode from Amay », *Wallraf-Richartz-Jahrbuch*, t. 42, 1981, p. 7-94; Alb. LEMEUNIER, « L'ancienne chasse de sainte Ode (XII^e siècle) », dans *Trésors de la collégiale d'Amay*, p. 81-89; Neil STRATFORD, *Catalogue of Enamels in the British Museum*, t. 2: *Northern Romanesque Enamels*, Londres, 1992, p. 128-150, n° 17 (avec mention de la bibliographie antérieure).

31. Ph. GEORGE, « De sancta Chrodoara à sainte Ode », p. 57-58. Philippe George a été suivi par J.-L. KUPPER, « Chrodoara, Floribert et la Meuse », dans A. DIERKENS, éd., *Le sarcophage de sancta Chrodoara*, p. 59-62, *sq.*, p. 61-62.

32. Voir l'édition classique de Wilhelm LEVISON, « Das Testament des Diakons Adalgisel-Grimo vom Jahre 634 », *Trierer Zeitschrift*, t. 7, 1932, p. 69-85; réimpr. dans Id., *Aus rheinischer und fränkischer Frühzeit*, Düsseldorf, 1948, p. 118-138.

Le testament, daté de 634 et conservé en une seule copie (x^e siècle; Koblenz, Landeshauptarchiv), du diacre de Verdun Adalgisel Grimo énumère un grand nombre de donations, notamment à la *basilica* Saint-Maximin de Trèves et à la *basilica* Saint-Georges d'Amay où repose sa tante (*ubi requiescit amita mea*). Certes cette *amita* (tante paternelle, donc soit la sœur du père, soit la femme de l'oncle paternel) n'est pas nommée dans le testament, mais le contexte est à ce point précis qu'il ne peut s'agir que d'Ode. Les Chrodoïnides forment un groupement familial bien connu³³, omniprésent, surtout aux VII^e et VIII^e siècles, dans l'espace Rhin-Meuse-Moselle et, particulièrement à Trèves, à Wissembourg et à Tholey (dont les *loca sanctorum* – noyau de la future abbaye – avaient précisément été fondés par Adalgisel Grimo)³⁴; ils constituent alors un des plus importants groupes rivaux des Pippinides – les futurs Carolingiens. Le rapprochement entre Pippinides et Chrodoïnides se fait progressivement dans la première moitié du VIII^e siècle, à la fin du majorat de Pépin II († 714) et sous celui de Charles Martel († 741)³⁵. Il semble dès lors difficile d'accorder une quelconque créance à l'idée qu'Ode serait elle-même, de près ou de loin, d'origine aquitaine³⁶.

Certains historiens ont cru possible de « sauver » certaines des indications familiales transmises par la tradition locale et consignées dans la *Vita Odae viduae*. Ainsi et après d'autres, Ulrich Nonn a tenté d'identifier ce *Boggis*, duc des Aquitains, qui aurait été le mari d'Ode vers 600; il propose d'y voir un fils de Mummole de Soissons, Bodegisel, fidèle du roi Childebert II, assassiné vers 589³⁷. Pourquoi pas? Mais toute indication solide manque. Quant à elle, Nancy Gauthier plaide pour des relations familiales entre Ode et les Pippinides; elle s'appuie sur des généalogies

33. Par exemple Ulrich NONN, « Zur Familie des Diakons Adalgisel-Grimo », *Jahrbuch für westdeutsche Landesgeschichte*, t. 1, 1975, p. 11-17.

34. Eugen EWIG, « Trier im Merowingerreich », *Trierer Zeitschrift*, t. 21, 1952, p. 5-367, notamment p. 121-122; Id., *Rheinische Geschichte*, t. 1, 2: *Frühes Mittelalter*. Düsseldorf, 1980, p. 34-35; Matthias WERNER, *Der Lütticher Raum in frühkarolingischer Zeit*, p. 29-58 et *passim*; Nancy GAUTHIER, *L'évangélisation des pays de la Moselle. La province romaine de Première Belgique entre Antiquité et Moyen Âge (III^e-VIII^e siècle)*, Paris, De Boccard, 1980, surtout p. 411-416.

35. Alain DIERKENS, « *Carolus monasteriorum multorum evarar et ecclesiasticarum pecuniarum in usus proprios commutator?* Notes sur la politique monastique du maire du palais Charles Martel », dans Jörg JARNUT, Ulrich NONN et Michael RICHTER, éd., *Karl Martell in seiner Zeit*. Sigmaringen, Thorbecke, 1994 (Beihefte der Francia, 37), p. 277-294, aux p. 281-283. Voir aussi Richard GERBERDING, *The Rise of the Carolingians and the Liber Historiae Francorum*, Oxford, Oxford University Press, 1987, p. 131; Ingrid HEIDRICH, « Von Plectrud zu Hildegard. Beobachtungen zum Besitzrecht adliger Frauen im Frankenreich des 7. und 8. Jahrhunderts und zur politischen Rolle der Frauen der frühen Karolinger », *Rheinische Vierteljahrsblätter*, t. 52, 1988, p. 1-15 (à la p. 7); Paul FOURACRE, *The Age of Charles Martel*, Harlow, Pearson Education, 2000, p. 56.

36. Comme on le verra, l'hypothèse selon laquelle Ode aurait pu être la femme de l'oncle d'Adalgisel ne peut être soutenue après la découverte du sarcophage de Chrodoara.

37. M. WERNER, *Der Lütticher Raum in frühkarolingischer Zeit*, p. 53-55; U. NONN, « Zur Familie », p. 15-17. Sources sur ce Bodegisel (et d'autres) dans J. R. MARTINDALE, *The Prosopography of the Later Roman Empire*, vol. 3: *AD 527-641*, Cambridge, Cambridge University Press, 1992, p. 235-236.

tardives qui nomme Bautgisus le père d'Arnoul de Metz et défend l'idée qu'Ode pourrait être la mère d'Arnoul de Metz³⁸. Le tableau généalogique qu'elle soumet aux lecteurs pêche par son côté très largement hypothétique et, je crois, par l'une ou l'autre erreur d'interprétation³⁹; de surcroît, la plupart des arguments qu'elle a avancés s'expliquent très bien dans le cadre du rapprochement, évoqué ci-dessus, des Pippinides et des Chrodoïnides dans les années 710-740⁴⁰.

Le P. Maurice Coens, spécialiste très critique de l'hagiographie, acceptait l'idée de l'adéquation entre la tante d'Adalgisel et sainte Ode veuve, dont il avait retrouvé la *Vita* la plus ancienne. Il estimait néanmoins que, pour être totalement convaincante, cette hypothèse devait encore être mieux étayée⁴¹. C'est la découverte du sarcophage de Chrodoara qui a permis de passer de l'hypothèse à la (quasi-)certitude...

Le sarcophage de sancta Chrodara

Le 22 janvier 1977, le sarcophage de Chrodoara⁴² est découvert par le Cercle Archéologique Hesbaye-Condroz dans le chœur de l'église collégiale d'Amay⁴³. Si la cuve est dépourvue de toute décoration, le couvercle, tout à fait original, est sculpté (figure 1). Sur un des longs côtés, un rinceau à décor trifolié est associé à des pampres de vigne très stylisés (un même motif répété six fois, presque à l'identique); l'autre long côté est décoré d'entrelacs à deux brins et à angle aigu; sur le plus court des petits côtés, on n'observe aucune décoration, tandis que sur le plus grand, une inscription précise CHRODOARA NUBELIS/MAGNA ET INCLITIS EX SU/A SUBSTANCIA DICTAVIT SANCTO/ARIA. Sur la partie supérieure du couvercle est sculpté en faible relief un personnage féminin en pied, vêtu d'une longue robe, le bras gauche le long du corps, l'avant-bras droit replié en angle droit et tenant un long bâton apointé à la base et dont le sommet affecte la forme d'un tau; la tête, de face, est couverte d'un voile. Entre une courte inscription au-dessus de la tête (SCA CHRODOARA) et les épaules de la femme, ainsi que sous les pieds de celle-ci, se déroulent des entrelacs semblables à ceux d'un des longs côtés⁴⁴.

38. Nancy GAUTHIER, « Une grande dame, Chrodoara d'Amay », *Antiquité tardive*, t. 2, 1994, p. 251-261, aux p. 256 et 259-260; EAD., « L'aristocratie et le monachisme dans la région rhéno-mosellane au temps de Chrodoara », dans A. DIERCKENS, éd., *Le sarcophage de sancta Chrodoara*, p. 37-41.

39. Ainsi considère-t-elle Boggis comme l'oncle paternel d'Adalgisel et, donc, Ode comme la tante par alliance de celui-ci. Ce faisant, elle fait fi du radical Chrod- sur lequel je reviendrai.

40. Voir *supra*, n. 35.

41. M. COENS, « La Vie de sainte Ode », surtout p. 200-201.

42. Longueur maximale du sarcophage 184 cm; largeur à la tête 57 cm; largeur aux pieds 28 cm; hauteur à la tête 51 + 25 cm; hauteur aux pieds 51 + 18 cm.

43. Cfr la bibliographie mentionnée *supra*, n. 6.

44. Sur ce sarcophage, on attend les éclaircissements que donnera Laure-Anne Finoulst dans sa thèse de doctorat en voie d'achèvement à l'Université Libre de Bruxelles sur les sarcophages mérovingiens



FIGURE 1. Amay (prov. Liège), église Saint-Georges. Vue « éclatée » du couvercle du sarcophage de Chrodoara. Dessin Laure-Anne Finoult (2009).

Les recherches ont principalement porté sur trois points : l'identité de Chrodoara ; la date de la réalisation du sarcophage et la fonction de celui-ci ; l'histoire du sarcophage entre sa réalisation et son enfouissement à l'endroit où il fut retrouvé en 1977⁴⁵. Seul le premier point me retiendra ici⁴⁶. Pour le second, un bref résumé semble néanmoins utile.

Un consensus s'est rapidement fait autour de l'identification de Chrodoara avec la sainte Ode que l'on honore à Amay et avec la tante d'Adalgisel Grimo, décédée avant 634. Ceci implique que le sarcophage d'Amay – qui, pour les raisons exposées ci-après, ne peut être antérieur à la seconde moitié du VII^e siècle – n'est pas celui dans lequel la défunte a été originellement inhumée. L'étude attentive des éléments sculptés du sarcophage conduit à en situer la réalisation dans la première moitié du VIII^e siècle : forme des entrelacs à angle aigu, parallèles stylistiques avec d'autres sculptures de la région Meuse-Moselle (tombeau de saint Willibrord à Echternach peu après 739 ; chancel et éléments sculptés de la cathédrale et de l'église Saint-Pierre-aux-Nonnains de Metz, dont une partie au moins est datable du milieu du VIII^e siècle ; sculptures retrouvées à Metz et dans le pays mosan, etc.), langue de l'inscription, étude épigraphique (forme des lettres et des caractères, formulaire), utilisation des sarcophages en pays mosan, etc.

L'élément décisif est fourni par la brève inscription SANCTA CHRODOARA désignant la défunte : si Chrodoara est qualifiée de sainte, ce n'est pas seulement pour des raisons de déférence mais aussi pour des raisons cultuelles, liées à l'élévation de ses reliques (« canonisation »). Or une tradition en vigueur à Amay – consignée dans la *Vita sanctae Odae viduae* et reposant très vraisemblablement sur le calendrier liturgique local –

du nord de la Gaule. Voir, déjà, L.-A. FINOULST, *Les sarcophages du Haut Moyen Âge dans le Benelux actuel (V^e-X^e s.)*. Catalogue, état de la question et perspectives de recherches, Mémoire de licence en Histoire de l'Art et Archéologie, Université Libre de Bruxelles, 3 vol., 2006, *passim* et deux articles à paraître dans *Aquitania*, 2010 (Actes des XXX^e Journées internationales d'Archéologie Mérovingienne : *Les sarcophages de l'Antiquité tardive et du Haut Moyen Âge : fabrication, utilisation, diffusion ! Actualité de la recherche dans les régions Aquitaine et Midi-Pyrénées*, 2-4 octobre 2009).

45. État de la recherche : Alain DIERKENS, « Introduction », dans Id., éd., *Le sarcophage de sancta Chrodoara*, p. 9-11 et Jacques STIENNON, « Vingt ans de recherches sur le sarcophage de sancta Chrodoara », *ibid.*, p. 13-17. Du point de vue historiographique, il faut rendre hommage ici à la perspicacité de Jacques Stiennon qui, en une série d'articles pionniers, a fourni la base de toutes les études ultérieures. L'article de Jacques Stiennon dans le tome 15, 1977-1978, du *Bulletin du Cercle Archéologique Hesbaye-Condruz* (p. 73-88) a été réimprimé, sous le même titre (« Le sarcophage de sancta Chrodoara à Saint-Georges d'Amay. Essai d'interprétation d'une découverte exceptionnelle »), dans *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 1979, p. 10-31. Jacques Stiennon a publié quelques compléments à cette étude dans *Bulletin du Cercle Archéologique Hesbaye-Condruz*, t. 16, 1979-1980, p. 189-193, puis dans *Trésors de la collégiale d'Amay*, p. 25-34. Cette dernière synthèse (« Pour le véritable portrait de Chrodoara ») a été réimprimée dans Id., *Un Moyen Âge pluriel. Recueil d'articles*, Malmédy, Art et Histoire et Liège, Séminaire d'Histoire du Moyen Âge de l'Université de Liège, 1999, p. 93-108.
46. Pour le troisième, la situation a peu évolué depuis l'état de la question que j'ai publié en 2006 : A. DIERKENS, « Questions historiques et archéologiques », p. 92-96 et Id., « Quelques réflexions », p. 269-275.

attribue l'élévation des reliques d'Ode à l'évêque de [Tongres-]Maastricht[-Liège], Floribert, attesté entre 727 et 737/738⁴⁷. Cette tradition semble solide et on pourrait dater, avec prudence, cette « canonisation » du dimanche 9 juillet 730⁴⁸. Dans cette hypothèse, le sarcophage, réalisé en vue de l'élévation des reliques, serait un sarcophage-reliquaire. Pour cette raison, Chrodoara est explicitement qualifiée de *sancta* et une brève inscription rappelle ses mérites religieux et ses qualités morales.

La qualité de la sculpture et la nature de l'inscription impliquent que le sarcophage de Chrodoara a été conçu pour être vu et montré⁴⁹. Et, de fait, les sources médiévales suggèrent que tel a bien été le cas : ainsi, les mentions les plus anciennes relatives à Ode (*Annales Lobbienses*, reprises par Sigebert de Gembloux⁵⁰) sont très proches du texte de l'inscription (*ditavit; praediis suis/sua munificentia/ex sua substancia; ecclesias Deilsanctoaria*). Les termes de l'inscription ont indiscutablement été choisis pour être lus par ceux qui se rendaient dans l'église Saint-Georges d'Amay. Même sans auréole, Chrodoara est présentée comme sainte (au sens technique du mot) et le bref texte qui a été gravé sur le plus grand des petits côtés du couvercle est bien une *Vita* brève, très brève même, qui fait mémoire des caractéristiques essentielles de celle dont on veut promouvoir le culte : noblesse, richesse, pouvoir, générosité envers l'Église. La représentation sculptée de la sainte et, accessoirement, les autres éléments de décoration complètent les renseignements offerts par l'inscription.

La lecture de l'inscription, analysée par Jacques Stiennon puis par Christian Brouwer et Nancy Gauthier⁵¹, est assez simple. Elle ne pose qu'un problème, mineur, de compréhension : Chrodoara, noble (*nubelis = nobilis*), grande et illustre (*inclitis = inclita*), a-t-elle fondé (*dicavit*) des sanctuaires avec son argent (*ex sua substancia*) ? ou les a-t-elle enrichis (*ditavit*) ? Nancy Gauthier, sensible au formulaire des inscriptions antiques, opte pour *dicavit* et explique que le terme *dicare*, bien attesté, « a connu un long usage païen avant d'être adopté par les chrétiens » alors que *ditare* « n'apparaît guère en épigraphie chrétienne » ; elle se demande cependant si « les contemporains faisaient toujours bien la différence entre *dicare* (dédier) et *ditare* (enrichir) »⁵². Jacques Stiennon et Christian

47. Floribert était le fils d'Hubert et a donc succédé à son père comme évêque de Maastricht. J.-L. KUPPER, « Chrodoara, Floribert et la Meuse », p. 59-62.

48. A. DIERKENS, « Questions historiques et archéologiques », p. 91-92.

49. Pour des suggestions sur la façon dont le sarcophage pouvait avoir été présenté dans le chœur de l'église mononef d'Amay, voir A. DIERKENS, « Quelques réflexions », p. 273-275 avec bibliogr. compl.

50. Pour ces textes, voir *supra*, n. 9 et 17.

51. Christian BROUWER, *Les inscriptions du sarcophage de Chrodoara à Amay. Langue et formulaire. Essai de datation*. Bruxelles, Université Libre de Bruxelles, 1989, travail de séminaire inédit.

52. N. GAUTHIER, « Une grande dame », p. 254 et 255. Dans le même sens, Heli ROOSENS, « Überlegungen zum Sarkophag von Amay », *Archäologisches Korrespondenzblatt*, t. 8, 1978, p. 237-241 (à la p. 237).

Brouwer, tenant compte du contexte historique, préfèrent *ditavit*⁵³. Je les suivrai sans hésitation.

Le nom de Chrodoara montre la pertinence des déductions, citées plus haut, sur l'équivalence de la tante anonyme du chrodoïnide Adalgisel Grimo, de sainte Ode et de Chrodoara. Les philologues ont, en effet, montré que les noms germaniques étaient fréquemment composés de deux éléments, dont l'un au moins pouvait avoir une valeur d'identification familiale (ici le préfixe Chrod-)⁵⁴. À cette forme longue, s'adjoignait fréquemment un second nom, volontiers utilisé dans la vie quotidienne. Celui-ci, plus bref, parfois familier ou hypocoristique (Bobo, Toto etc. ou Grimo), pouvait s'inspirer de la forme longue (du type Idoberga/Itta) : tel est le cas de Chrodoara/Oda.

Enfin, pour mieux appréhender le personnage de Chrodoara, un élément-clé de la sculpture du sarcophage doit encore être envisagé ici⁵⁵ : le bâton que la sainte tient à la main droite et qu'elle arbore comme un symbole de sa fonction ou de sa personnalité. La majorité des historiens estiment que le sculpteur, voulant la représenter comme fondatrice ou supérieure de la communauté d'Amay, l'aurait dotée d'un bâton abbatial, à la forme caractéristique⁵⁶. Ils sont donc logiquement conduits à faire de Chrodoara l'abbesse d'un hypothétique monastère féminin, dont on ne sait rien par ailleurs⁵⁷. On a vu, en effet, que tous les indices convergent pour établir qu'à Amay, il n'a jamais existé qu'un collège de clercs ou un chapitre de chanoines séculiers. De surcroît, Ode n'est jamais honorée à Amay comme abbesse⁵⁸. Si l'on tient à ce que le bâton représenté soit un bâton abbatial, alors il faudrait supposer que le sculpteur aurait commis une erreur d'interprétation, en dotant de l'insigne d'une fonction qu'elle n'occupait jamais, celle qu'il considérait comme la fondatrice de l'église d'Amay. Ou peut-être faudrait-il seulement penser à un « bâton de commandement », à un « bâton de christianisation », comme y invite Philippe George⁵⁹ ?

53. J. STIENNON, « Pour le véritable portrait », p. 97-98 ; Chr. BROUWER, *Les inscriptions du sarcophage*, p. 36-37. C'est d'ailleurs la lecture *ditavit* qui a été retenue par les *Annales Lobbienses* et Siebert de Gembloux.

54. Par ex. M. WERNER, *Der Lütticher Raum in frühkarolingischer Zeit*, p. 51 et n° 100.

55. Arguments et discussion dans A. DIERKENS, « Questions historiques et archéologiques », p. 87-91.

56. Ainsi, assez récemment, Jan Gerchow (« Sarkophag der hl. Chrodoara aus dem Frauenkloster in Amay », dans Jutte FRINGS et Jan GERCHOW, éd., *Krone und Schleier. Kunst aus mittelalterlichen Frauenklöstern*, Munich, 2005, p. 172-173, n° 9 : datation au VII^e siècle) n'hésite-t-il pas à comparer la forme du bâton de Chrodoara au bâton pastoral épiscopal, à affirmer qu'« es handelt sich um eine der ältesten Abbildungen dieses Amtszeichens » et à en déduire qu'il existait un *Frauenkloster* à Amay au VII^e siècle.

57. Seul Jean d'Outremeuse, dans la seconde moitié du XIV^e siècle, affirme qu'une communauté féminine aurait existé à Amay et qu'Ode l'aurait transformée en chapitre masculin (JEAN D'OUTREMEUSE, *Ly Myreur des Histors*, éd. Adolphe BORGNET, t. 2, Bruxelles, Commission Royale d'Histoire, 1869, p. 333 et 432).

58. M. COENS, « La Vie de sainte Ode », p. 217-218.

59. Philippe GEORGE, « Le bâton de christianisation en pays mosan », dans Sylvain GOUQUENHEIM, Monique GOULLET et al. éd., *Retour aux sources. Textes, études et documents d'histoire médiévale*

Je suis, quant à moi, enclin à voir dans ce bâton, une béquille (ou une canne?) qui ferait allusion à un épisode de la vie de la sainte⁶⁰. En effet, un miracle (non daté) produit au tombeau de saint Maximin à Trèves et consigné dans la *Vita Maximini episcopi*, dont la première version (BHL 5822), anonyme, remonte au troisième quart du VIII^e siècle (vers 770?)⁶¹ et qui furent réécrits en 839 par le célèbre Loup de Ferrières (BHL 5824)⁶², rapporte la guérison d'une noble dame dont un pied et une jambe étaient « desséchés »; la miraculée s'appelait Rodoara ou Hrodoara. Il n'y a peut-être là qu'une simple coïncidence⁶³, mais il existe de nombreux indices favorables à l'identité des deux dames homonymes⁶⁴.

Chrodoara est-elle d'origine aquitaine?

Tentons de synthétiser ce panorama historiographique. Chrodoara, *alias* Ode, est membre d'une puissante famille profondément ancrée dans la région Meuse/Rhin/Moselle. Probablement par effet de mode, on lui crée une liaison avec l'Aquitaine: est-ce sous l'influence des deux « grands » saints d'origine aquitaine actifs au diocèse de Liège (Amand et Remacle), comme le suggère Matthias Werner⁶⁵? On pourrait aussi penser à une

offerts à Michel Parisse. Paris, 2004, p. 891-899. Résumé de cet article dans *Id.*, *Reliques et arts précieux en pays mosan, du Haut Moyen Âge à l'époque contemporaine*, Liège, 2002, p. 141-147.

60. À ma connaissance, le premier à avoir fait ce rapprochement est Eugène THIRION, « *Nota brevis pour servir à l'histoire de sancta Chrodoara d'Amay* », *Archéologie*, 1983, 1, p. 64-65. Voir aussi THOMAS DELARUE et Eugène THIRION, *De sancta Chrodoara à sainte Ode*, Amay, 1988 (Dossiers du Musée Communal d'Archéologie et d'art religieux, 1).
61. *Vita prima sancti Maximini episcopi*, éd. Godefroid HENSCHENIUS, *AA SS*, Maii, t. 7 (3^e éd., 1866), p. 21-25 (un seul manuscrit conservé). Ici *Vita*, x, p. 23: *Quaedam autem femina, Rodara nomine, ex Francorum procreata senatoribus, cuius tibiae pes aridus factus fuerat, ut parum de carne remansisset, ad sepulcrum veniens B. Maximini, diutius in oratione prostrata iacebat. (...) Tunc ipsa nocte veniens ad sanctum eius sepulcrum, et prosterneus se in oratione, confestim sanata est.* Sur la date et l'auteur de cette *Vita*, voir Walter BERSCHIN, *Biographie und Epochenstil im lateinischen Mittelalter*, t. 3: *Karolingische Biographie (750-920 n. Chr.)*, Stuttgart, 1991 (Quellen und Untersuchungen zur lateinischen Philologie des Mittelalters, 10), p. 64-70 et surtout Klaus KRÖNERT, « Les *Miracula sancti Maximini* (BHL 5826): entre hagiographie et historiographie », *Revue bénédictine*, t. 115, 2005, p. 112-150 (cf. *Id.*, ici-même, p. 81).
62. *Vita secunda Maximini episcopi Trevirensis* auctore Lupo, éd. Bruno KRUSCH, *MGH, SSRM*, t. 3 (Hanovre, 1898), p. 71-82; ici chap. xvi, p. 80. Certains manuscrits donnent la leçon *Hrodoara* pour *Rodoara*. Sur la *Vita secunda* et l'œuvre hagiographique de Loup de Ferrières, voir – en plus des études de Klaus Krönert –, l'introduction à la nouvelle édition de la *Vita secunda* par Antonio ROMANO, *L'opera agiografica di Lupo di Ferrières. Testo critico, traduzione e note della Vita Maximini e, in Appendice, testo e traduzione della Vita Wigberti*, Galatina, 1995 (le chap. xvi contenant l'épisode de Rodoara est édité p. 102-105).
63. Pour les détails de ce dossier, l'importance du bâton dans la tradition amaytoise, le résultat controversé des examens anthropologiques des restes de sainte Ode etc., je me permets de renvoyer à A. DIERKENS, « Questions historiques et archéologiques », p. 90-91.
64. Dans le même sens, tout récemment, David BILLOIN, « Le sarcophage mérovingien de « sancta Chrodoara », la représentation d'une infirme? », dans Valérie DELATTRE et Ryadh SALLEM, éd., *Décrypter la différence. Lecture archéologique et historique de la place des personnes handicapées dans les communautés du passé*, Paris, CQFD, 2009, p. 125-126.
65. M. WERNER, *Der Lütticher Raum in frühkarolingischer Zeit*, p. 52.

autre femme-modèle éminente, veuve et pieuse, véritable fondatrice de l'abbaye de Nivelles: la mère de sainte Gertrude de Nivelles et de sainte Begge⁶⁶ d'Andenne, Itte († 652), dont la réputation était largement diffusée par la *Vita prima Geretrudis*⁶⁷; une tradition tardive, et qu'il conviendrait d'étudier et de dater, lui attribue aussi une origine aquitaine.

Ces liens avec l'Aquitaine marquent les esprits. Comme Ode est censée être la tante paternelle de saint Hubert (pourtant, lui aussi, issu d'une grande famille rhéno-mosello-mosane⁶⁸), on en déduit qu'Hubert lui-même était, avant de devenir évêque, un aristocrate aquitain.

En ce qui concerne le mari de Chrodoara/Ode, le nom de Boggis (= Bodegisel), fréquent à l'époque mérovingienne mais rarissime après le IX^e siècle, s'appuie peut-être sur une tradition solide⁶⁹. Auquel cas, le rapprochement avec Bodegisel († c. 589), fils de Mummole de Soissons (dans le nord de la Neustrie, donc fort loin de l'Aquitaine), serait recevable mais renforcerait l'idée que l'introduction de l'Aquitaine dans l'histoire d'Ode ne remonte pas plus haut que le témoignage des *Annales Lobbienses*.

Jean-Louis Kupper a, avec prudence, suggéré⁷⁰ que l'auteur de la dernière version de ces *Annales* pourrait être Hériger, abbé de Lobbes et très proche conseiller de l'évêque Notger († 1007)⁷¹. Or, dans un passage de ses *Gesta pontificum Tungrensium et Leodiensium* repris dans sa *Vita sancti Remacli*⁷², Hériger a donné une description de l'Aquitaine à ce point vivante et attachante que Jacques Stiennon lui a consacré un article spécifique⁷³. Jacques Stiennon pensait que ce passage, dont l'origine n'avait pas été identifiée, « appartient en propre à l'auteur de l'ouvrage dans lequel il figure »: « cette poésie fugitive est bien l'œuvre personnelle d'Hériger »⁷⁴. Tout récemment, Robert Babcock a pu montrer que ce chapitre était, en fait, une démarque d'Orose, d'Isidore de Séville et de la *Passio sancti Dionysii* d'Hilduin, œuvres bien connues d'Hériger⁷⁵. Que la

66. Certains spécialistes d'anthroponymie font de Begga, une forme hypocoristique de Gerberga.

67. Cette *Vita prima Geretrudis* (ou une *Vita* qui en est issue, comme la *Vita tertia* ou la *Vita tripartita Geretrudis*) était évidemment connue de l'auteur de la *Vita Odae viduae*, qui lui emprunte de très nombreux passages. Le P. M. Coens en a repéré quelques-uns, mais il y en a bien plus!

68. Par ex. M. WERNER, *Der Lütticher Raum in frühkarolingischer Zeit*, p. 275-280.

69. *Ibid.*, p. 52-55.

70. J.-L. KUPPER, « Saint Lambert », p. 37, n. 4.

71. Sur Hériger, voir, en dernier lieu, Peter VERBIST, « Heriger van Lobbes », dans *Nationaal Biographisch Woordenboek*, t. 18 (Bruxelles, Koninklijke Academiën van België, 2007), col. 438-445 et Robert BABCOCK, « Heriger or Notger? The Authorship of the *Gesta Episcoporum Leodiensium*, the *Vita Remacli* and the *Vita Landoaldi* », *Latomus*, t. 68, 2009, fasc. 4, p. 1027-1048.

72. HÉRIGER, *Gesta pontificum (episcoporum) Tungrensium et Leodiensium*, éd. R. KOEPEKE, *MGH, SS*, t. 7 (Hanovre, 1846), p. 164-189, ici chap. 41, p. 181.

73. Jacques STIENNON, « Une description peu connue de l'Aquitaine par Hériger de Lobbes († 1007) », *Annales du Midi*, t. 72, 1960, p. 273-286.

74. *Ibid.*, p. 274 et 277.

75. Robert BABCOCK, « The Description of Aquitania by Heriger of Lobbes and the *Passio sancti Dionysii* of Hilduin of St. Denis », *Latomus*, t. 67, 2008, p. 1010-1016.

description de l'Aquitaine par Hériger repose, en dernière analyse, non sur l'imagination ou le talent d'Hériger mais sur des textes plus anciens que celui-ci a repris avec zèle, ne change rien au fait : Hériger semble avoir été particulièrement attiré par l'Aquitaine⁷⁶. En faisant venir de cette région le duc Boggis dont le souvenir avait été conservé à Amay, il aurait introduit l'Aquitaine dans l'histoire d'Ode puis dans celle d'Hubert.

Chrodoara *alias* Ode n'est donc pas d'origine aquitaine. Son mari, non plus. Et c'est peut-être Hériger qui est, en fin de compte, responsable de cette double idée sans fondement sérieux.

76. Arguments complémentaires dans R. ВАРСОВСКИЙ, « The Description », p. 1012-1013. On pourrait aussi évoquer la question, délicate, de l'attribution à Hériger de la *Vita sancti Hadelini*, la Vie de l'Aquitain Hadelin, disciple de saint Remacle.

▲
Sous la direction d'Edina BOZOKY

Saints d'Aquitaine

Missionnaires et pèlerins du haut Moyen Âge

▼

DANS la littérature hagiographique et dans le culte liturgique, un prestige important entoure un nombre important de saints originaires de l'Aquitaine. Ils sont partis vers le Nord et le Nord-est de la Gaule, ou vers l'Allemagne, pour évangéliser ou pour approfondir la christianisation des populations. À côté des vrais Aquitains historiquement bien attestés, cette origine est attribuée parfois sans fondements à des saints dont certains sont tout à fait fictifs. Si la plupart de ces saints aquitains – réels et inventés – vécurent ou furent censés vivre à la fin de l'Antiquité, et davantage encore à l'époque mérovingienne, leurs Vies furent écrites majoritairement à l'époque carolingienne, mais aussi, sous une forme plus fictionnelle, plus tard (entre les ^xe et ^{xii}e siècles), dans des contextes politiques et religieux fort divers.

Les études rassemblées dans ce volume, issues de deux journées d'études tenues au Centre d'Études Supérieures de Civilisation Médiévale de Poitiers en 2004 et en 2005, tentent de cerner le sens du qualificatif aquitain dans le discours hagiographique. Quand et pourquoi cette aura aquitaine devient un cliché comparable à celui des saints irlandais? À quoi correspond la revendication de l'origine aquitaine des fondateurs d'églises, de monastères? Les dossiers analysés ici suggèrent les premières hypothèses, en ouvrant la voie aux nouvelles recherches en hagiographie comparée.

Edina Bozoky est maître de conférences en histoire médiévale à l'université de Poitiers et membre du Centre d'Études Supérieures de Civilisation médiévale où elle dirige des projets sur le culte des saints et des reliques. Elle a publié récemment La politique des reliques de Constantin à Saint Louis (Beauchesne, 2006) et Le Moyen Âge miraculeux. Études sur les légendes et les croyances médiévales (Riveneuve, 2010).

En couverture : *Saint Amand oblige un ours à porter ses bagages*
© Bibliothèque municipale de Valenciennes, ms 500, f. 61 (vers 1175).



Publié avec le soutien de
l'université de Poitiers



ISBN 978-2-7535-1197-2

www.pur-editions.fr

16 €